

CULTURE ET SOCIÉTÉ



COLLECTION
Chroniques
d'ici et d'ailleurs

Petites chroniques à mots couverts

Martine Bouju



Editions
Chemins de tr@verse

sur



Bouquineo.fr

Une grand-mère m'a raconté...

« C'était Noël. Si je ferme les yeux, c'était hier. La pièce est grande, si claire, que tous les meubles, les gens, l'arbre semblent répandre une lumière qui vient de leur cœur même. L'arbre de Noël est le plus grand sapin de ma vie. Son sommet se perd presque dans les dessins du plafond, il est garni de

petites bougies multicolores, et mon père assure la garde pour empêcher qu'elles brûlent les aiguilles du sapin. La cire chaude pose partout son odeur épaisse et sucrée ; elle se mêle à la senteur de la terre où l'arbre repose ses racines. J'ai quatre ans. La table est grande, couverte d'une nappe blanche avec les initiales enlacées de mon père et de ma mère. Il y a des verres en quantité, les assiettes du dimanche, partout du houx. Sur ma chaise, un gros coussin me permet d'être à la hauteur. Les cadeaux ont été distribués. Je ne sais plus lesquels, mais je vois les papiers éclatés sous nos mains impatientes, et les ficelles, comme des boucles blondes coupées, jonchant le sol, ça et là. Nous sommes à table, et on apporte le boudin blanc. Son odeur fade et chaude m'arrive encore ; ma mère, rayonnante, se lève pour servir chacun. Mon père prend sur la table un pot de moutarde tout neuf, fermé par un cercle doré ; il brise, délicatement, la petite oreille qui maintient ce cercle. Puis il prend, plus délicatement encore, le bracelet obtenu, se penche vers ma sœur aînée, et lui dit : "Princesse, puis-je vous offrir ce talisman d'or ?" C'est Noël, j'ai quatre ans.

Et soudain, c'est la nuit... je pleure... le bracelet d'or n'est pas pour moi. On se moque de moi, gentiment d'abord, puis de façon un peu plus énervée ! Au bout d'un moment, je "rentre" ce qui reste de larmes ; tout le monde se raisonne... On s'embrasse, on oublie.

On oublie ? Si je ferme les yeux, c'était hier. »

Martine Bouju

Ouvrage dirigé par
Yanne Dimay

www.bouquineo.fr

Préface de l'éditeur

« Fais pas ci, fais pas ça... taratata ! » Ainsi chantait Dutronc dans les années 70. Depuis que j'ai lu les petites chroniques malicieuses de Martine Bouju, cette chanson me revient en tête...

Martine Bouju aborde dans ses *Petites chroniques à mots couverts*, au travers de ces lieux communs transmis de génération en génération, l'autorité et une certaine violence faite aux enfants. Martine connaît bien son sujet pour avoir fréquenté les enfants toute sa vie. Ses textes sont pleins d'humour mais aussi de gravité et de délicatesse, ils nous obligent à faire face à nos dangereux automatismes. Pour qui prend-on les enfants ?

« Dis bonjour à la dame. Allons ! J'ai obéi, tu obéiras. Décidément, ce n'est pas ton frère qui ferait ça ! On se demande ce qui se passe dans leur tête. Bon ! tu ne veux toujours pas dire bonjour à la dame ? Alors on en parlera ce soir à ton père. Oh ! Garde tes larmes pour plus tard. Quel comédien ! On t'attend au tournant, je te préviens. Qu'est-ce que tu as dit, je n'ai pas entendu. Tu l'auras ta claque. Allez ! Oust ! Va voir dehors si j'y suis. »

Et ainsi va la ronde des lieux communs...

Yanne Dimay

L'auteur

Aussi loin que je me souviens, et beaucoup de mes souvenirs appartiennent à un lointain et passionnant passé, j'ai aimé écrire. Saisir en petits textes les événements de la vie, les teinter d'émotion, d'humour, y ajouter le « la » de l'authenticité chaque fois que possible. J'ai été journaliste des années et les *Petites chroniques à mots couverts* en portent témoignage. J'ai raconté mes rencontres avec les adolescents au parcours troublé et à l'intelligence détournée dans *Vous avez dit Pauvres d'Esprit ?* J'ai inventé pour mes petits-enfants un *Petit Michel*, intime maintenant de toute la famille et de tant d'autres enfants des écoles. J'ai aimé mes voitures, compagnes de tant d'aventures et ce fut simple politesse que d'en faire l'écrin de ces événements : ce sont les *Autorécits*.

Voilà, j'ai aimé les mots et ils ont bien voulu me prendre pour amie.

Martine Bouju

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Editions Chemins de tr@verse, Paris, 2011

Isbn PDF : 978-2-313-00246-9

Isbn Epub : 978-2-313-00247-6

Isbn Mobi 978-2-313-00318-3

Dépôt légal : Juin 2011

Edition de juin 2011 (première édition)

Editions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sépard – 75009 PARIS

Illustration de couverture : © Marzanna Syncerz - Fotolia.com

Conception de la couverture : Anne Dancer, selon la charte graphique de Claire Sidoli

MARTINE BOUJU

**Petites chroniques à mots
couverts**

CHRONIQUES

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

TABLE DES MATIÈRES

« ÇA LEUR PASSE AU-DESSUS DE LA TÊTE ! »	8
« ÇA N'ARRIVE QU'À TOI ! »	11
« ÇA T'APPRENDRA ! »	14
« C'EST MON PETIT DOIGT QUI ME L'A DIT. »	17
« C'EST PAS TON FRÈRE QUI FERAIT ÇA... »	20
« C'EST PAS DE VOTRE ÂGE. »	23
« C'EST POUR SON BIEN. »	26
« C'EST TON PROBLÈME ! »	29
« CHEZ NOUS ON NE DIT PAS DE GROS MOTS. »	32
« DÉFENSE DE MARCHER SUR LES PELOUSES »	35
« DIS BONJOUR À LA DAME, MACADAM ! »	37
« ENFIN, EST-CE QUE NOUS MENTONS, NOUS ? »	40
« FAUT TOUT LEUR DIRE ! »	43
« GARDE TES LARMES POUR PLUS TARD, TU EN AURAS BIEN BESOIN. »	46
« ILS FONT ÇA POUR MEMBÊTER. »	49
« IL M'A FAIT LA ROUGEOLE. »	52
« ILS SHABITUENT À TOUT. »	55
« J'AI OBÉL, TU OBÉIRAS. »	58
« MAINTENANT, ÇA VA, J'EN FAIS CE QUE J'EN VEUX. »	61
« MAIS QU'EST-CE QUI SE PASSE DANS LEUR PETITE TÊTE ? »	63
« METTEZ-LUI DONC UNE BONNE FESSÉE ! »	66
« MOI, MON FILS, JE VOUDRAIS QU'IL SOIT... »	69
« NE LE DIS PAS À TA GRAND-MÈRE. »	72
« OH, QU'IL EST LAID ! »	74
« ON EN PARLERA CE SOIR À VOTRE PÈRE ! »	77
« ON T'ATTEND AU TOURNANT »	80
« PETITS ENFANTS... PETITS CHAGRINS. »	83
« PRÊTE DONC TES JOUETS À TON PETIT FRÈRE »	85

« QUEL COMÉDIEN ! »	87
« QU'EST-CE QUE TU DIS ? J'AI PAS ENTENDU ! »	90
« QUI TU PRÉFÈRES, PAPA OU MAMAN ? »	93
« TAIS-TOI, ON PARLE. »	96
« TAIS-TOI, TU NE SAIS PAS CE QUE TU DIS. »	99
« TU AS DE MAUVAISES FRÉQUENTATIONS. »	102
« T'AS LA TÊTE CREUSE, MON GARÇON. »	105
« T'EN FAIS PAS LOURD AUJOURD'HUI ! »	108
« TU COMPRENDRAS PLUS TARD »	111
« TU ES BIEN LA FILLE DE... »	114
« TU ES SUR UNE MAUVAISE PENTE, MON FILS ! »	117
« TU L'AURAS TA CLAQUE ! »	120
« TU ME REMERCIERAS PLUS TARD »	123
« TU MONTES, OU JE DESCENDS ? »	126
« TU N'ES PLUS MON PETIT GARÇON »	129
« TU N'ES QU'UNE RAPPORTEUSE ! »	132
« TU POURRAIS MONTRER LE BON EXEMPLE ! »	135
« TU VAS PAS EN FAIRE UN DRAME ! »	138
« UNE PLACE POUR CHAQUE CHOSE, ET CHAQUE CHOSE À SA PLACE. »	141
« VA VOIR DEHORS SI J'Y SUIS ! »	143
« VOUS AVEZ ÉTÉ PETITS, VOUS ? »	146
« VOUS ÉTIEZ SI BEAUX QUAND VOUS ÉTIEZ PETITS ! »	149
« VOUS N'ÊTES PLUS DES BÉBÉS ! »	152

« ÇA LEUR PASSE AU-DESSUS DE LA TÊTE ! »

C'est la sieste.

Pierre est au lit.

Il ne dort pas. Il n'a pas envie d'être là, dans ce lit qui n'est pas vraiment le sien. Il transpire, ses cheveux dessinent des arabesques sur son front lisse. Il est rose. Il a vingt-deux mois. Pourtant, c'est la sieste, c'est sacré, et ça ne se discute pas. La porte entrouverte découpe un long rectangle blanc où plongent, émergent et se poursuivent des mouches en liberté. Pierre les regarde.

Par ce même rectangle blanc passent les voix de deux dames qui parlent dans la cuisine, voix un peu forte et carrée de l'assistante maternelle, voix plus courte et polie de la voisine.

Pierre regarde les mouches, joue avec ses doigts de pied, écoute les voix qui sortent de la cuisine, passent au-dessus du lit, et vont jusqu'au mur, où elles glissent, enfin, à bout de course.

« Mais non, je ne vois pas assez la mère de Pierre ; juste à l'heure le matin, toujours pressée le soir. »

« Ah bon ? »

« C'est comme pour les vêtements. Le petit est habillé sans coquetterie, et pourtant j'en ai parlé à sa maman. Alors, je l'habille avec des vêtements de mon fils ! »

« Ah bon ? »

« Elle ferait aussi bien de rester chez elle, mais elle préfère travailler, elle dit qu'elle s'ennuie dans ses quatre murs ».

« Ah bon ? »

« Elle dit qu'elle en voudrait un autre, c'est son affaire, mais quand on se débrouille mal avec un enfant, vous pensez, avec deux ! »

« Le petit va pas entendre ? »

« Je ne dis que la vérité, et puis vous savez, à cet âge-là, ça leur passe au-dessus de la tête ! »

Dans la chambre, les mots, les phrases glissent. Pierre plisse les yeux, ouvre grand les oreilles, il écoute !

Rien ne va passer au-dessus de sa tête sans s'arrêter un moment. Il ne comprend peut-être pas tous les mots ; il enregistre les airs de critiques et les tons de jugement, les demi-tons et les soupirs. Il sait qu'on parle de sa maman.

Il est quatorze heures. Les-plis-du-vêtement-trop-grand-du-fils-de-l'assistante-maternelle le gênent.

Il ne dira rien.

Il sait qu'entre sa maman bien aimée, et tata, l'assistante maternelle, tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais... « Ça leur passe au-dessus de la tête ! »

« ÇA N'ARRIVE QU'À TOI ! »

Monsieur Marcotte, Madame Marcotte et leur fils Camille ont pris leurs vacances en Sicile. Tout au Nord de cette Sicile avec qui la botte italienne joue à la marelle depuis tant de temps. Pour être précis les îles Éoliennes, plus précis encore, ce jour-là l'île Vulcano.

Aînée des volcans, Vulcano sent le soufre. Elle offre aux visiteurs une mer très chaude et une grève où des *solfatares*, volcans miniatures en activité, exigent de la part des visiteurs une démarche en slalom et beaucoup de prudence !

De la prudence, c'est ce que vient d'oublier Camille sortant de la mer brûlante, à la recherche d'un peu de fraîcheur. Il pose malencontreusement un pied sur un des *solfatares*. On peut faire griller des sardines sur ces petits réchauds naturels ! Que dire d'une plante de pied ! Camille se brûle, Camille a mal, Camille hurle !

Monsieur et Madame Marcotte qui cuisaient à petit feu dans l'eau se dressent et, sous le ciel sicilien s'exclament, en

français, comme à Paris : « Ça n'arrive qu'à toi ! » Ils sortent de l'eau et entourent leur fils « sanarivkatoi »...

Quand les Marcotte sont allés en Bretagne avec leur fils, il s'est enfermé dans les WC, il a fallu appeler les pompiers, un véritable scandale.

Quand les Marcotte sont allés chercher leur fils à la colonie, un seul sac de couchage avait approché de trop près le feu et en portait les traces. Celui de leur fils !

La légende familiale raconte qu'il est né avec une véritable perruque sur la tête, deux dents et trois semaines de retard !

Camille a mal. Sur la plage sicilienne, des touristes proposent leur aide pour porter le garçon jusqu'à la voiture.

La procession se met en route. Madame Marcotte porte les vêtements, l'appareil photo, les restes du pique-nique.

Monsieur Marcotte suit, accablé par cette fatalité qui leur a donné un fils catastrophe.

« Attention, Monsieur Marcotte, il ne faut pas trop réfléchir quand on marche sur la grève de Vulcano. »